bault — verse ensuite presque dans la farce, se ressaisit au troisième acte pour s'égarer à nouveau, au quatrième, dans le comique trop facile.

Une toute petite intrigue : le jeune ménage Herbault tout à fait à la côte ; madame ne pouvant se résigner à abandonner Paris et le luxe qui l'entoure ; monsieur, faible, cédant aux instances de celle qu'il aime, se faisant rouler à fond par le financier Brassac ; Brassac échappant à la police au bon moment, alors que c'est Herbault qu'on arrête ; finalement tout le monde content, Brassac faisant un riche mariage qui lui permet de rembourser ses dupes, et Herbault, rendu à la liberté, allant, suivant ses désirs, vivre à la campagne avec sa chère femme devenue raisonnable.

Mais si l'intrigue est menue, pas très neuve, la pièce de M. Capus, indécise aussi quant au genre à adopter, est sauvée par l'esprit étincelant qu'il y sut dépenser très naturellement et par des qualités d'observation tout à fait plaisante. Jacques et Hélène Herbault, Pervenche, Le Houssel, Pigoche sont des personnages de touches délicates et sûres ; Brassac, plus outré, n'en est pas moins, paraît-il, pris sur le vif, et les boulevardiers très avertis, ceux dont les semelles vernies au pinceau n'ignorent aucune des aspérités de l'asphalte entre la Madeleine et la rue Drouot, se chargent de mettre un vrai nom sur ce masque mobile.

La Bourse ou la Vie est fort bien jouée par la troupe du Gymnase, qui est en passe de devenir excellente. MM. Dubosc, Gémier, Galipaux, avec aussi MM. Janvier, Le Gallo et Noizeux, sont parmi ceux qui ne méritent que des éloges, comme encore M^{lle} Rolly, pleine de jolie vivacité et de captivant naturel, et M^{lle} Ryter, absolument charmante et gracieuse.

PAUL-ÉMILE CHEVALIER.

LE THÉÂTRE ET LES SPECTACLES

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

(Suite.)

IV

LES THÉÂTRES, SPECTACLES ET AMUSEMENTS DIVERS

Lorsque, les grandes lignes une fois arrêtées de l'Exposition de 1900, la direction de l'exploitation, songeant au plaisir des oisifs et voulant unir l'agréable à l'utile, décida qu'à la partie sérieuse et instructive de cette Exposition serait jointe une partie sinon toujours frivole, du moins amusante, aimable et récréative, et que sous le qualificatif barbare d'« attractions » on sèmerait au Champ-de-Mars, au Trocadéro ou ailleurs une foule d'établissements de tous genres destinés à l'ébaudissement du public, ce fut une avalanche, une débauche, une orgie de projets de toutes sortes, les uns intéressants, les autres plus ou moins saugrenus, qui surgirent de tous côtés en masses compactes, semblèrent sortir de dessous terre et viurent encombrer les cartons de l'administration. C'était à ne s'y plus reconnaître. Théâtres, spectacles divers, cafés-concerts, baraques de marionnettes, loges de saltimbanques, exhibitions exotiques, panoramas, dioramas, cinématographes, etc., il y avait de tout parmi ces projets, même des choses sérieuses ou charmantes, comme le Palais de l'Optique ou le Palais du Costume, même des entreprises presque colossales et qui se distinguaient par un véritable caractère d'originalité, comme le Vieux Paris, le Village Suisse ou l'Andalousie au temps des Maures.

Il fallut étudier tout cela, éliminer ce qui était impossible ou ridicule, et faire un choix parmi les projets raisonnables, intéressants ou curieux. Mais tout d'abord on décida de grouper dans un seul endroit, qui serait comme une sorte de vaste champ de foire, quelques-uns des spectacles particulièrement accessibles, par leur nature, à la masse du public, et devant l'attirer d'une façon toute particulière. Ce fut ce qu'on appela la rue de Paris, large avenue aménagée sur le Cours-la-Reine, et qui devint en effet l'un des points les plus animés et les plus fréquentés, jour et soir, par les visiteurs de l'Exposition. On installa là, les uns à côté des autres, une dizaine d'établissements qui se trouvèrent placés dans l'ordre que voici, à droite de l'avenue lorsqu'on y pénétrait en entrant du côté de la Porte monumentale des Champs-Élysées :

La Maison du Rire ;
Les Tableaux vivants ;
Le Jardin de la Chanson ;
La Roulotte ;
Le Théâtrophone ;
Le Grand Guignol ;
Les Bonshommes Guillaume ;
Le théâtre des Auteurs gais ;

Le théâtre Loie Fuller ;

Le Manoir à l'envers (qui s'était appelé d'abord la Tour du merveilleux).

De l'autre côté, c'est-à-dire à gauche de l'avenue, toujours en venant dans le même sens, on trouvait le Phono-Cinéma-Théâtre, le Théâtroscope et l'élégant Palais de la danse, celui-ci situé juste en face le théâtre des Auteurs gais. Je ne parle pas de l'Aquarium de Paris, qui prenait place du même côté, mais en dessous, sur la berge même de la Seine, et restait invisible.

C'était évidemment une idée heureuse, une conception originale que celle de cette rue de Paris, qui devint bientôt le rendez-vous général de tous les oisifs, des promeneurs sans but précis, de tous ceux qui venaient surtout à l'Exposition pour y trouver un amusement, une distraction et un simple repos d'esprit. Il va sans dire que les spectacles qu'on y donnait n'étaient ni longs ni fatigants : une demi-heure à peine pour la plupart, et ils en faisaient succéder ainsi une demi-douzaine depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à onze heures du soir. Lorsque tous se mettaient en même temps à faire la parade à grand renfort de boniments, de clowneries, de musique et de grosse caisse, lorsque venaient s'y joindre les deux ou trois cafés qui avaient à leur disposition un petit orchestre et quelques chanteurs, on se serait cru, au milieu de ce tapage, de ces rires, de ces cris et de ces lazzis, en pleine fête de Neuilly avec plus de distinction, ou, mieux encore, l'esprit se fût senti transporté, il y a un siècle ou deux, dans les enclos si vivants, si bruyants, si joyeux de nos anciennes foires Saint-Germain ou Saint-Laurent. Et le soir, quand la rue de Paris était éclairée avec une élégante profusion, quand les lampes électriques, heureusement disposées en forme de fleurs, étincelaient et faisaient briller leurs feux dans les branches des arbres, leurs teintes multicolores donnant à l'avenue un aspect plein de pittoresque, avec la proximité de la Seine et la perspective des palais éclairés de l'autre côté de l'eau, le coup d'œil était charmant.

Mais, malgré ce groupement déjà considérable, il s'en faut que les spectacles de la rue de Paris fussent les seuls offerts au public de l'Exposition. Pour ne parler que de théâtres proprement dits, il y avait le théâtre Indo-Chinois, au Trocadéro, dans l'exposition Indo-Chinoise, le théâtre Hindou, aussi au Trocadéro, à l'exposition des Indes françaises, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent ; le théâtre Égyptien, plus près de la Seine, derrière l'exposition du Japon, vis-à-vis le pavillon du Transvaal ; le théâtre Exotique, au Champ-de-Mars, attenant au Panorama du Tour du Monde, dont il faisait partie ; le petit théâtre du Palais de la Femme, au Champ-de-Mars ; le théâtre Espagnol et l'Andalousie au temps des Maures, au quai de Billy ; le « théâtre du Palais », au Vieux-Paris.

Puis il y avait les Panoramas, oh ! combien ! Le Panorama Marchand (Fachoda), au Trocadéro ; le Panorama de Madagascar, au Trocadéro, à l'exposition de Madagascar ; le Panorama du Tour du Monde, au Champ-de-Mars ; le Panorama du Clup alpin, au Champ-de-Mars ; le Panorama Transatlantique, au Champ-de-Mars ; le Panorama du chemin de fer Transsibérien, à l'exposition de l'Asie russe, au Trocadéro (il y avait là aussi, au premier étage, un petit panorama charmant, de diverses vues de la Russie, qui, quoique gratuit, est resté ignoré de bien des gens) ; le Maréorama, au Champ-de-Mars ; le Stéréorama mouvant, au Trocadéro ; les jolis Voyages animés, au pied du Trocadéro, près du pont d'Iéna ; le Cinéorama, au Champ-de-Mars. Est-ce que j'en oublie ? Je ne réponds de rien.

Et des cinématographes ! Impossible de les compter. D'abord il y avait ceux que l'on voyait dans divers établissements : au Tour du Monde, au théâtre Indo-Chinois, au Palais de l'Optique, au Palais de la Femme, aux Voyages animés, au Phono-Cinéma-Théâtre et ailleurs ; puis le cinématographe de Monaco et Monte-Carlo, au Pavillon de Monaco (gratuit) ; le cinématographe du Champagne Mercier (gratuit) ; le cinématographe de l'exposition indo-chinoise (gratuit) ; le cinématographe du Pavillon de la Ville de Paris (gratuit) ; le cinématographe géant de la Salle des Fêtes (gratuit) ; le cinématographe du navire pêcheur terre-neuvien *Deux Empereurs*, sur la Seine, devant le Palais des armées de terre et de mer ; d'autres peut-être encore, car qui peut se flatter d'avoir tout vu ?

Mais il y avait encore d'autres spectacles, petits spectacles de curiosités, semés ça et là, sur toute l'étendue de l'Exposition : le théâtre électrique américain (Bonshommes à la Holden), à l'entrée des Invalides, sur le quai à droite, près du pont Alexandre III ; le théâtre Asiatique (la Fée aérienne), au Pavillon de la Perse ; les Trésors de Bou-Amama (la Grotte mystérieuse, la Cascade d'or), au Trocadéro, vis-à-vis l'exposition de l'Algérie ; le théâtre de la belle Fatma (encore elle !) au Champ-de-Mars, non loin du Palais de l'Optique ; le Concert Indien (!), près

de l'Andalousie au temps des Maures; le théâtre des Mille et une Nuits et l'Orchestre automatique, au Pavillon Ottoman; un petit spectacle exotique (avec un horrible petit nain qui jouait, à la porte, d'un instrument barbare), au Bazar Egyptien...

Puis, c'étaient des entreprises considérables et quelques-unes d'un intérêt scientifique, historique ou artistique réel, comme le Palais de l'Optique (la fameuse « Lune à un mètre »), à l'entrée du Champ-de-Mars; l'admirable Palais du Costume (projet Félix), aussi au Champ-de-Mars; le Vieux Paris, qui étendait sa reconstitution si curieuse sur le quai Debilly, entre le pont de l'Alma et la grande passerelle; l'intéressant et amusant Village Suisse, avenue de Suffren; l'Andalousie au temps des Maures; auxquels il faut ajouter le Grand Globe céleste, au Champ-de-Mars; Venise à Paris, avant même l'entrée du Champ-de-Mars; la Grande Roue de Paris, avenue de Suffren; Paris en 1400 et la Cour des Miracles, aussi avenue de Suffren; le Palais lumineux, au Champ-de-Mars.

Il va sans dire que tous ces établissements: théâtres, spectacles, panoramas, curiosités diverses, qui avaient rêvé la fortune, eurent des destinées variées, et que tous ne furent pas également heureux. Si la foule se porta en masse au théâtre Loie Fuller, où brillait, à côté de la Loie elle-même, la si intéressante Sada Yacco, au Palais de la Danse, dont la salle était charmante, au Palais du Costume, dont l'aménagement était une merveille du goût le plus pur, au Tour du Monde, au Village suisse, au Vieux Paris, aux Voyages animés, il en est qu'on vit disparaître bien avant la fin de l'Exposition, comme l'Andalousie au temps des Maures, Paris en 1400, les Tableaux vivants, le théâtre des Auteurs gais, etc. D'autres, comme la Grande Roue de Paris, n'eurent peut-être à se louer que médiocrement de l'empressement du public à leur égard.

Cela tenait à des causes diverses. D'abord à ceci, qu'on avait peut-être un peu trop multiplié les « attractions » et que le public, sollicité de toutes parts et un peu ahuri, ne savait plus de quel côté se tourner et auquel entendre; puis, que la première mise de fonds était trop considérable et que certains n'eurent pas le temps d'attendre le succès, n'ayant pas pour cela les réserves suffisantes. Sait-on que le moindre théâtre de la rue de Paris avait exigé une commandite d'au moins 200.000 francs? que le colossal et superbe Palais de l'Optique, avant de poser la première pierre de son fastueux édifice avait payé son emplacement 850.000 francs, un assez joli denier? que le Palais du Costume n'avait pas payé le sien moins de 450.000 francs, et qu'il en avait coûté 300.000 francs au Village suisse, situé pourtant en dehors de l'enceinte de l'Exposition? que le Tour du Monde avait déboursé deux millions avant d'ouvrir ses portes? On conçoit que, dans de telles conditions, la situation pût devenir difficile pour quelques-uns qui n'avaient pas les reins extrêmement solides. Si le Palais du Costume a réalisé quelque chose comme deux millions d'entrées, si les gentils Voyages animés avaient, à la fin d'octobre, donné leur millième séance avec leur petite salle presque toujours pleine, d'autres furent moins heureux et virent à leur égard le public plus rétif. De là des désastres d'une part, de l'autre des situations troublées et difficiles, comme celles, par exemple, du Palais de la Danse et du Palais lumineux, qui tombèrent en liquidation. Et cependant, cet aimable Palais de la Danse, si séduisant et si bien compris, avait sa salle constamment pleine dans le jour, et le soir infailliblement refusait du monde. Mais quoi? il accusait 5.000 francs de frais quotidiens, et 5.000 francs c'était beaucoup, étant donné le capital à amortir des dépenses de premier établissement.

Néanmoins, maintenant que nous avons jeté un coup d'œil d'ensemble sur le sujet qui nous intéresse, que nous avons énuméré complètement ou à peu près tout ce que l'Exposition comptait d'établissements de tout genre destinés à l'amusement et à la récréation du public, nous allons les passer en revue l'un après l'autre, essayer de les caractériser et nous efforcer de faire à chacun la part qui lui est due. Si, chemin faisant, nous rencontrons peut-être un peu trop de banalités, nous aurons aussi à louer, chez certains, une ingéniosité réelle, un grand sens artistique, et parfois des idées neuves et intéressantes mises à exécution avec un goût et un talent incontestables.

(A suivre.)

ARTHUR POUGIN.

REVUE DES GRANDS CONCERTS

Concerts Colonne. — Deuxième audition de l'ouverture de *Pyrame et Thisbé*, de M. Ed. Trémisot. C'est une œuvre remarquable pour un début. M. Trémisot n'a pas cherché à faire de l'étrange, de l'inattendu. Son orchestration est généralement sobre et, sauf quelques abus des cuivres là où ils n'étaient pas nécessaires, elle est des plus agréables à entendre. Le grand

mérite de M. Trémisot, c'est d'avoir le sens de la mélodie, de la vraie et de la saine mélodie. L'œuvre a été chaleureusement applaudie. Grand succès également pour le beau concerto de violon (op. 20) de Lalo, une œuvre charmante, où l'élégance n'exclut pas la vigueur, et qui abonde en effets délicieux que M. Jacques Thibaud a rendus avec un charme tout particulier. Ce jeune artiste est plein de talent; sa justesse est parfaite, sa dextérité étonnante. Il emploie la force quand la situation l'appelle. Son sentiment est vif et pénétrant. Il est impossible de mieux dire; avec cela son jeu est exempt de pose et de charlatanisme. M. Jacques Thibaud a été couvert d'applaudissements et quatre fois rappelé. Même ovation pour l'*Havanaïse* de M. Saint-Saëns, qui a retrouvé son succès, bien mérité, car l'œuvre est charmante. Entre temps M. Colonne a fait exécuter l'entr'acte de *Messidor*, de M. A. Brueneau. Cette pièce symphonique ne manque pas de grandeur; c'est une des meilleures pages du compositeur. — La seconde partie du concert était réservée à Wagner, au troisième acte de *Siegfried* et à l'ouverture un peu connue du *Tannhäuser*. H. BARBDETTE.

— Concerts Lamoureux. — Liszt a été, avec Berlioz et avant Wagner, un des grands maîtres de l'orchestre moderne. Il en a démontré la puissance expressive principalement dans sa *Faust-Symphonie*, une œuvre géniale, incontestablement. Elle comprend trois parties. La première met en opposition deux thèmes: l'un est bâti sur des accords de quinte augmentée, l'autre sur une base harmonique absolument simple. Ils forment les pôles d'orientation entre lesquels gravitent, dans un ensemble fièrement coordonné, nombre de motifs présentés rhapsodiquement, tous remarquables par le rythme, le coloris, la grâce ou l'impulsion passionnée. Ils ne sont pas désagrégés selon le procédé beethovenien, ni traités en leitmotiv, mais juxtaposés de façon à provoquer des impressions psychologiques variées. Le même procédé se retrouve dans la seconde partie, mais ici les thèmes sont plus lents, plus pénétrés de charme et de tendresse. Il y en a deux principaux, précédés d'une introduction ravissante, l'un très caressant et mesuré, l'autre en forme de nocturne avec des *tempi rubati* réguliers. Entre eux se trouvent deux épisodes, l'un chromatique, l'autre diatonique (celui-ci reproduit syllabiquement les exclamations de Marguerite effeuillant la fleur, et les oreilles allemandes entendent: *Er liebt mich*, etc.). Un passage très pathétique conduit alors à un duo instrumental, et un intermezzo ramène paisiblement le thème initial. Mais, quelle suavité! quelle douceur virginale! une arabesque délicieuse le côtoie, l'enlace, le presse et lui prépare des retours pleins de grâce... Pas de motifs absolument nouveaux dans la troisième partie; ceux de la première reparaissent dans une sorte de cavalcade aux rythmes échevelés. Rien de grossier, ni de burlesque; le tissu musical est très serré, très fin; parfois des notes étrangères aux accords semblent faire bondir la mélodie comme si elle ne pouvait se poser sur son accompagnement. Tout cela se meut, joue, rit, se trémousse, s'empresse, se dérobe, se hâte avec une désinvolture inouïe. Ce morceau est le plus extraordinaire scherzo que l'on puisse imaginer. Tout s'y impose, avec une verve, une impertinence irrésistibles. Il y a tel passage où les quintes augmentées des a-tos en pizzicati s'ébattent joyeusement au-dessous de quatre notes des cors qui forment de longues tenues blêmes, grelottantes, pitoyables; le contraste est d'un effet unique: une véritable trouvaille d'enfer. Mais si les thèmes de Faust sont livrés au ridicule, ceux de Marguerite ne sont pas effleurés. Le principal se montre deux fois. Sublime et pur, il termine l'œuvre. La bande croassante des démons se tait, et un chœur mystique avec solo de ténor se développe au milieu des harmonies les plus limpides et les plus transparentes. Ce chœur n'a pu être chanté dimanche dernier; c'est regrettable, bien que Liszt lui-même ait écrit une version orchestrale qui permet de le supprimer. — Mme Raunay s'est fait acclamer dans l'air d'*Iphigénie* et dans celui du *Frischütz*. Elle dramatise beaucoup trop le second et n'y met pas la sentimentalité affectueuse, le laisser-aller juvénile qui en sont le caractère. Pourquoi remplacer les noires par des doubles croches sur les mots *C'est lui, c'est lui*? Pourquoi attaquer le sol dièse du *vivace*, après l'accord de l'orchestre et non dessus? Pourquoi faire un point d'orgue sur cette note? Le chant si plein d'élan qu'elle commence doit passer comme l'éclair. Mme Raunay est trop grande artiste pour se permettre des subterfuges d'élèves sans moyens et imiter le mauvais style de certaines cantatrices d'opéra. Son talent si noble doit l'en préserver. — Un fragment de *Tristan et Yseult*, l'admirable ouverture de *Manfred* et l'*Arlésienne*, bien rendue et très applaudie, complétaient le programme. AMÉDÉE BOUTAREL.

— Programmes des concerts d'aujourd'hui dimanche :

Conservatoire : Symphonie en *ut*, dite *Jupiter* (Mozart). — *A la Musique*, chœur avec solo (Chabrier), paroles de M. Edmond Rostand; solo : M^{lle} E. Blanc. — *Impressions d'Italie* (Charpentier). — *Le Chant des Oiseaux* (Clément Jannequin). — Overture du *Vaisseau-Fantôme* (Wagner).

Châtelet, concert Colonne : Overture de *Phèdre* (Massenet). — 2^e Symphonie, en *la* mineur, op. 55 (Saint-Saëns). — Concerto en *ut* mineur pour piano (Beethoven), par M^{me} Roger-Mielos. — *Sémiramis* (Florent Schmitt), avec le concours de M^{lle} Hatto, MM. Laffitte et Eallard. — *Impressions d'Italie* (Charpentier).

Nouveau-Théâtre, concert Lamoureux, dirigé par M. Chevillard : Overture de *Ruy Blas* (Mendelssohn). — *Deux Nocturnes* (Debussy). — *Rêves* (Wagner), par M^{me} Maria Gay. — *Faust* (Liszt). — Concerto pour deux violons (Bach), par MM. Sechar et Soudant. — *La Procession* (César Franck), par M^{me} Gay. — *Carnaval* (Guiraud).